

Anne Cuneo

La Tempête
des heures

Roman

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



« LA TEMPÊTE DES HEURES »,
TROIS CENT VINGT-CINQUIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION
DE BETTY SERMAN, DE DANIELA SPRING ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTO DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTO DE COUVERTURE : RICHARD SCHWEIZER,
« WOLFGANG LANGHOFF ET HORTENSE RAKY DANS *FAUST I*.
DÉCOR TÉO OTTO, MISE EN SCÈNE LEOPOLD LINDTBERG, 1940 ».
EXTRAIT.
STADTARCHIV ZÜRICH, COTE VII.200, ARCHIVES DU SCHAUSPIELHAUS
© LES DROITS DE RICHARD SCHWEIZER
SONT REPRÉSENTÉS PAR SUISSIMAGE

PORTRAIT DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR⁺, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-326-0
TOUS DROITS RÉSERVÉS
© 2013 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

*Schon geht der Wald in Flammen auf,
Sie züngeln leckend spitz hinauf
Zum holzverschränkten Deckenband,
Uns droht ein allgemeiner Brand.
Des Jammers Maß ist übervoll,
Ich weiß nicht wer uns retten soll.
Ein Aschenhaufen einer Nacht
Liegt morgen reiche Kaiserpracht.*

WOLFGANG VON GOETHE
Faust II, Acte I

La forêt est déjà la proie des flammes,
De leurs langues fourchues elles entament
La voûte de feuilles et de branches,
Un embrasement total nous menace.
La coupe de la détresse a débordé,
Je ne sais qui pourrait nous sauver.
L'impériale splendeur qui hier éblouit
A été réduite en cendres en une nuit.

Générique

(par ordre alphabétique)

HARRY ALTORFER, concierge
ANGELICA ARNDTS, dite ANGI, comédienne
PAUL BASCHWITZ, dit BASCHI, régisseur général
MARIA BECKER, dite BECKY, comédienne
ELLA BERG, dite MAÏTLI, comédienne et assistante
ELISABETH BIRSINGER, fonctionnaire de la police des
étrangers
ANNE-MARIE BLANC, dite MIGGELI, comédienne
KARL BURKHARD, médecin, père de Nathan
NADJA BURKHARD, médecin, mère de Nathan
JONATHAN BURKHARD, dit NATHAN, assistant à la mise
en scène
PAUL BURKHARD, dit BURKI, compositeur
VIKTOR BURKHARD, écolier, frère de Nathan
WALTER BURKHARD, écolier, frère de Nathan
ETTORE CELLA, comédien
MATHILDE DANEGGER, dite DANI, comédienne
GUSTAV FORSTER, dit GUSCHTI, accessoiriste
THERESE GIEHSE, dite THESI, comédienne
ERNST GINSBERG, dit GINS, comédien et metteur en
scène
FRANCESCO GIOCONDO, psychiatre
ZAÏDA GIOCONDO, gynécologue
HEINRICH GRETLER, dit HEIRI, comédien
WOLFGANG HEINZ, dit HEINZI, comédien et metteur en
scène
KURT HIRSCHFELD, dit HIRSCHI, dramaturge
KURT HORWITZ, dit HORI, comédien et metteur en
scène
VERONICA HOTZ, dite NICKI, comédienne

URS KELLER, radioamateur
FERDINAND LANGE, dit FERDI ou LANGI, régisseur de
plateau
RENATE LANGHOFF, dite RENI, femme de Wolfgang
WOLFGANG LANGHOFF, dit WOLFI ou LANGI, comédien
LEOPOLD LINDTBERG, dit LINDI, metteur en scène
MARIA MAGNANI, dite MARILI, coiffeuse
EMIL OPRECHT, dit OPI, président du conseil d'adminis-
tration
TÉO OTTO, scénographe
ERWIN PARKER, dit PARKI, comédien
KARL PARYLA, comédien
HANS PRÜFER, dit PRÜFI, chef costumier
HANS PUTZ, dit PUTZI, comédien
HORTENSE RAKY, comédienne
ELSA SAGER, dite SAGI, secrétaire
ALBERT SALZMANN, fils d'Elisabeth Salzmänn
ELISABETH SALZMANN, patronne du Café Ost (dit ÖSTLI)
FRIEDA SCHMID, institutrice, grand-mère de Nathan
SAMUEL SCHMID, dit SAMI, instituteur, grand-père de
Nathan
RICHARD SCHWEIZER, vice-directeur du Schauspielhaus
LEONARD STECKEL, dit STECKI, comédien et metteur en
scène
KONI STEINER, premier assistant à la mise en scène
EMIL STÖHR, comédien
MAX TERPIS, maître de ballet
OSKAR WÄLTERLIN, dit OSKI, directeur du Schauspiel-
haus
ÉTUDIANTES ET ÉTUDIANTS, figurantes et figurants

L'action se déroule entre le 21 mars et le 18 mai 1940

I

DING ding...

Le tram s'arrête dans une secousse brusque. De son perchoir, le contrôleur clame :

« Pfauen! », et me regarde en haussant le sourcil.

Je pose une main sur ma poitrine.

« C'est à moi que vous parlez ? »

« Mais oui, ma petite, à toi, ne m'as-tu pas dit que tu cherchais le théâtre ? »

« Heimplatz, c'est ici ? »

« Heimplatz, Pfauen, c'est pareil. Le Schauspielhaus », ajoute-t-il en posant sur moi un œil sceptique, « est juste là. » Et il l'indique d'un pouce impérieux.

Il doit penser que, en tant que comédienne, je ne fais pas le poids. Comme tout le monde, il voit en moi une petite fille. Et une petite fille dans ce lieu de perdition qu'est encore pour tant de gens un théâtre...

Je descends avec un dernier sourire et un hâtif :

« Merci. »

Mon sac de toile est lourd mais, depuis des mois que je le porte, je ne le sens plus. Je me dirige vers l'entrée. Je grimpe jusqu'à la caisse. Quelques personnes font la queue pour acheter des billets. Je me poste derrière la dernière, une femme bien habillée qui jette sur moi un coup d'œil intrigué ; et une fois de plus je tremble. Cela fait huit jours que je suis en Suisse ; je devrais cesser d'avoir peur, mais les raisons de craindre se pressent toujours dans ma tête. Et si Lemberger n'était pas là ? Et si on m'emmenait à la police ? Et si on me ramenait à la frontière ?

Quand c'est enfin mon tour, je me dresse de toute ma hauteur et je dis, dans mon allemand que j'essaie, depuis huit jours, de rapprocher du dialecte qu'on parle ici :

« Pouvez-vous m'indiquer où je peux trouver M. Lemberger ? »

« M. Lemberger ? »

« Oui, il est... comédien, metteur en scène... »

« Ah ! M. *Lindtberg*, vous voulez dire ? Leopold Lindtberg ? »

« Oui, M. Lindtberg. »

« M. Lindtberg n'a pas de temps à perdre avec des enfants. »

La plupart du temps, le fait d'être restée petite et de paraître douze ou treize ans, alors qu'en réalité j'en ai dix-neuf, bientôt vingt, me rassure. C'est à cette apparente juvénilité que je dois d'avoir eu la vie sauve, plus d'une fois, même. Mais à des moments comme celui-ci, cela m'agace.

« Je ne suis pas une enfant. Mes parents sont des amis, et... »

Elle soupire, lève les yeux au ciel, désigne d'un geste la queue qui s'est allongée derrière moi.

« Je n'ai pas le temps, les gens attendent. Sortez, tournez à gauche, vous arriverez à la rue Zeltweg, l'entrée des artistes est là, essayez. »

« Merci, Madame. »

Et je m'éclipse, vite, avant qu'elle ne pose la main sur le téléphone, car elle a un téléphone, elle.

Je trouve l'entrée des artistes. Je me poste sur le trottoir d'en face pour reconnaître le terrain. Des gens entrent et sortent, il suffit de pousser la porte pour qu'elle s'ouvre, et il ne semble pas y avoir de gardien à l'intérieur.

Je me risque.

Pas de gardien.

Je tends l'oreille. Des voix proviennent d'en haut, des voix proviennent d'en bas. Il faut choisir. Je monte.

J'arrive sur un palier, je pousse la porte.

Je suis dans un espace assez grand et vide. Un coup d'œil me suffit : c'est une sorte de foyer entre les coulisses et le théâtre. Par une porte ouverte, j'entrevois une rangée de fauteuils, j'entends des voix sonores qui viennent de la salle. Je risque un pas, deux, j'entre.

Je m'assieds dans le fauteuil le plus proche.

Je commence par n'écouter que distraitement. Et tout d'un coup, une phrase venue de la scène pénètre le brouillard de fatigue et de peur dans lequel je suis plongée :

« Une fille de quinze ans ne doit pas courir les forêts, à pareille heure. Je vais lui parler sérieusement. »

Une fille de quinze ans ne doit pas courir les forêts...

Toute la tension qui m'a fait aller de l'avant, « courir les forêts » l'œil sec pendant des mois, tombe d'un coup. Je rêvais de cet instant, mais je désespérais de jamais le vivre. Maintenant que m'y voilà, les larmes coulent, silencieuses, et je ne suis soudain plus capable de les arrêter. Je pleure sur mes parents, sur mes frères et mes sœurs, sur notre théâtre. Perdus, tous.

« Quelque chose ne va pas ? »

Une jeune femme se penche au-dessus de moi, sa voix est à peine audible, et je n'ai même plus la force d'avoir peur.

« Je... Je... Je voulais parler à M. Lem... Lindtberg », c'est tout ce que je trouve à chuchoter.

Elle pointe du doigt vers un spectateur solitaire, assis deux ou trois rangs derrière un petit groupe installé au milieu de la salle autour d'une table et d'une petite lampe.

« Je ne sais pas s'il aura le temps... C'est lui, vous voyez, il regarde la générale d'*Ondine*. Ce soir, c'est la première... »

« J'ai vingt ans. »

Cela impressionne davantage que dix-neuf et demi et cela coupe court au ton maternel dont elle use pour me parler.

Elle lève un sourcil incrédule, mais ne commente pas. Elle se contente d'un :

« Je suis Veronica. On m'appelle Nicki. »

« Moi Ella. »

Nous nous serrons la main, nous regardons un instant en silence ; notre mutuelle contemplation est interrompue par un énergique :

« Entracte. Cinq minutes, j'ai bien dit cinq, de pause café ! », venu de la petite table du metteur en

scène installée entre les fauteuils, autour de laquelle se meuvent des silhouettes indistinctes.

Nicki sourit.

« Votre chance, vous allez pouvoir parler à Lindtberg. »

Je me tourne. Il est en train d'approcher entre les fauteuils.

« Salut, Nicki », lance-t-il.

« Bonjour, Lindi. Cette jeune femme te cherche. »

Les yeux de Leopold Lemberger, devenu Lindtberg et même Lindi, se posent sur moi.

« Bonjour », il me tend la main. « Je suis Lindtberg. »

« Je suis Aurélia, la fille cadette de Menachem Frohberg, tout le monde m'appelle Ella, et mon nom de scène est Ella Berg », dis-je d'une traite en lui tendant la main à mon tour. Il la prend, fronce le sourcil.

« Frohberg ? Comment... ? »

« C'est une longue histoire. J'ai traversé la Pologne et l'Autriche à pied pour arriver jusqu'ici. »

« Et Menachem ? »

« Ma famille a été arrêtée. Tous, sauf moi. Et peut-être ma mère, mais, si elle est encore libre, je l'ai perdue. »

« Ils sont... Ils sont... ? »

Je comprends ce qu'il n'ose demander.

« Je ne sais pas s'ils sont morts. Mes trois frères, mes deux sœurs... Les nazis les ont emmenés. Nous étions en tournée, ma mère était allée à Varsovie pour la journée. Elle n'est pas revenue, car j'ai attendu longtemps. Mon père a réussi à me cacher à la dernière seconde, tous les autres avaient déjà été emmenés... »

Les larmes montent, je les retiens, mais on les perçoit dans ma voix. Lindtberg me met une main sur l'épaule.

« Et tu es venue jusqu'ici », son ton a complètement changé, et il me tutoie.

« Il en faut peu pour que j'aie l'air d'une petite fille et, jusqu'à la semaine dernière, je me suis fait des tresses et j'ai joué les fillettes. C'est grâce à cela que... » Je déglutis, mais les larmes risquent de gicler, je préfère en rester là.

« Tu es probablement bonne comédienne, vu la famille dont tu sors. » Il se tourne vers Nicki. « J'ai connu son père à Vienne, il a épousé une comédienne, leur troupe est l'une des meilleures du théâtre yiddish. »

« Lindi, ton café! », appelle un jeune homme qui doit être un assistant; il approche, une tasse à la main.

Nicki me fait un signe amical et s'en va à pas pressés. Lindtberg prend la tasse.

« Nathan, je te présente Ella Berg, la fille d'un ami. Fais-moi le plaisir de l'emmener au Pfauen et de lui faire servir à manger. » Il extirpe un billet de cinq francs de sa poche revolver, le tend au jeune homme et il se tourne vers moi. « Lorsque vous aurez terminé, Nathan te ramènera ici et, après la fin de la générale, on verra ce qu'on peut faire. Aujourd'hui, avec cette première, on ne pourra pas combiner grand-chose, je le crains. »

« Enchanté, Mademoiselle », fait Nathan avec une courbette, comme si nous étions dans un salon. « Je suis Jonathan Burkhard, dit Nathan, à votre service. »

La première chose que je remarque chez Nathan, c'est qu'il boite. Il me dépasse d'une bonne tête, il a

les cheveux abondants, noirs et raides, dont les mèches lui retombent sur le front, et de grands yeux d'un bleu intense. C'est un beau garçon. Mais ce dont je me souviens surtout au cours de cette première rencontre c'est sa gentillesse. Il me traite comme une dame, me prend le bras comme on fait avec un malade, nous allons poser mon sac au vestiaire, puis nous nous dirigeons vers le Restaurant du Paon, ou Pfauen, qui se trouve dans le même bâtiment, une simple porte permet d'y accéder.

« Tu... Vous... êtes assistant ? »

« Tu. Pour quelques mois. En principe, je devrais être soldat. J'ai eu un accident, et j'ai pensé que je pourrais rendre service ici pendant ma convalescence. »

« Quel genre d'accident ? »

« Ma Jeep a explosé. »

« Ta Jeep a explosé, comme ça ? »

« Oui, je pense, et mes supérieurs pensent que c'est "comme ça" et pas parce qu'elle aurait été sabotée. J'ai été éjecté, j'ai eu une jambe et quatre côtes cassées. »

« Tu es comédien ? »

« Non, j'apprends la médecine. Mais j'ai plusieurs amis qui ont à faire au théâtre. Un lointain petit-cousin est musicien ici, Paul Burkhard, c'est lui qui m'a suggéré de me rendre utile. La plupart des hommes valides sont au service militaire, le théâtre manque sérieusement de bras. »

« Et tous ceux que j'ai vus sur la scène ? »

« Allemands, Autrichiens, Tchèques, juifs pour la plupart. Ils ont fui Hitler. S'ils n'avaient pas ce travail, on les expulserait. La Suisse ne veut pas les entretenir à ne rien faire. »

Je rumine cela jusqu'à ce que nous soyons installés à une petite table. Je me laisse tomber sur un siège, et soudain la tête me tourne. L'odeur de la nourriture...

« Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es toute pâle ! »

Je fais un effort, tant pis pour ma fierté.

« Je n'ai rien mangé depuis hier. »

Il ouvre la bouche, renonce à parler. Il prend le menu.

« Qu'est-ce qui te ferait plaisir ? »

« Une soupe ? »

« Excellent ! Une soupe. Et quoi d'autre ? »

« Ce n'est pas trop cher ? »

Il secoue la tête avec un petit sourire.

« Ne t'occupe pas de ça, tu veux une roesti ? C'est une spécialité de chez nous. Des pommes de terre avec de l'oignon. Ce sera sans viande, je n'ai pas de coupons, et toi non plus. »

Je fais oui de la tête.

Il commande, me sert un verre d'eau.

« Comment cela se fait-il que tu n'aies pas mangé depuis hier ? »

« Je n'avais plus d'argent, et plus rien à vendre. Après être entrée en Suisse, j'ai été logée par une paysanne dont la sœur allait accoucher et avait besoin d'aide. Je suis restée chez elle jusqu'à hier matin. Elle m'a donné quelques sous, mais elle était pauvre aussi, et... »

La soupe arrive, elle est épaisse, dieu merci. Et on me donne une tranche de pain pour l'accompagner. Je m'efforce de manger lentement. Nathan me fixe sans rien dire, tout en mangeant, lui aussi, une soupe.

Lorsque cela va mieux, que le sang revient dans ma tête, je finis par poser la question qui me brûle les lèvres.

« Tu crois qu'ils vont m'expulser ? »

« Pas nécessairement, si... Quel âge as-tu ? »

« Bientôt vingt ans. » Il ouvre de grands yeux.

« Je sais, je sais... Beaucoup de gens sont enclins à aider les enfants, alors que les adultes... qu'ils crèvent, ils s'en fichent. J'ai accentué. »

« Tu as une profession ? »

« J'étais comédienne. Enfin, j'apprenais. »

« Et tu viens de loin ? »

« De Pologne. »

« De Pologne ? ! Mais comment as-tu fait ? »

« À pied, la plupart du temps. »

Des images terrifiantes tournent dans ma tête, les mots ne viennent plus. Nathan fronce le sourcil et ne pose plus de question. Il couvre d'une main longue et soignée ma main aux ongles cassés d'une propreté douteuse, et je n'ai même pas la force d'être gênée. Un être humain que je n'ai pas besoin de craindre me touche presque affectueusement ; depuis six mois, j'ai parfois rencontré, en plus de beaucoup de brutalité, de la générosité, de la bienveillance, mais pas de tendresse. Une fois de plus je dois retenir les larmes qui menacent.

Nous finissons de manger en silence. Nathan me reprend le bras et me raccompagne dans la salle. Il retourne à ses affaires, et je reste là, dans le fauteuil, trop étourdie pour suivre ce qu'ils disent sur scène, je me détends dans ce cocon...

« Ella ! »

Je sursaute. Nathan est penché sur moi.

« Ella, la générale est terminée, M. Lindtberg veut te voir. »

« Je... »

Je dois avoir l'air perdu, parce que Nathan me soulève presque de mon fauteuil, me soutient d'une

main sous le coude et coince derrière mes oreilles les mèches qui sortent de mon chignon, qui doit être moribond. Il y a beaucoup de douceur dans son regard.

« On va voir ce qu'il dit, mais je ne pars pas. Je t'attends », murmure-t-il sur un ton encourageant.

Il me conduit jusqu'à un bureau.

« Où habites-tu, Ella ? », me demande Lindtberg après m'avoir fait asseoir.

« Nulle part. Je suis arrivée ce matin. »

« Mais... Où as-tu dormi la nuit dernière ? »

« Dans une cahute vide. Les paysans qui m'ont aidée m'ont donné quelques sous en prenant congé. »

« Tu n'as plus d'argent ? »

« Non. Avec ma dernière pièce, j'ai pris le tram, pour qu'en ville on ne me remarque pas trop. »

« Et comment pensais-tu vivre à Zurich ? »

L'irritation dans sa voix m'effraie. Il va me renvoyer. Je rassemble mes forces.

« Monsieur Lemberger, lorsque les nazis sont venus, qu'ils ont saccagé notre théâtre et emmené ma famille, mon père m'a cachée dans l'armoire des costumes, et la dernière chose qu'il m'a dite avant qu'on ne l'emène à son tour, c'est : "Va à Zurich, au Schauspielhaus, chez Lemberger." C'était... C'était comme un testament, et depuis six mois, à chaque humiliation, à chaque terreur, à chaque privation, je me suis répété : "Je vais chez Lemberger." S'il vous plaît, ne me renvoyez pas chez les nazis. »

Pendant que je lui parle, et je ne suis à vrai dire pas sûre de savoir ce que je lui dis précisément, je le fixe, et je vois une panoplie de sentiments passer sur son visage. Lorsque je me tais, il est horrifié.

« Te renvoyer chez les nazis ! Pour qui me prends-tu ? La police des étrangers, en revanche... Il va falloir qu'on te trouve quelque chose. » Il se tait longtemps. « Je sais ! Ou plutôt, j'ai une idée. »

Il sort. Nathan attend dans le couloir, je le vois se détacher de la paroi.

« Ah, Nathan, tu es encore là, c'est parfait. Trouve-moi Nicki. »

La porte se ferme, et j'entends leurs voix sans distinguer les mots. Quelques minutes passent, et Lindtberg revient. Nicki, manteau boutonné, chapeauté, son sac à la main, l'accompagne.

« Ella, Nicki va t'emmener chez elle. »

« Mais... je ne voudrais pas... »

Nicki m'arrête d'un geste.

« Mon mari est soldat quelque part dans les Grisons, chez moi il y a de la place. En attendant de trouver une solution définitive, je vous emmène. »

Lindtberg lui met une main sur l'épaule.

« Merci, Nicki. »

« Ce n'est rien. Vite, Ella, il faut que je sois revenue dans moins de deux heures pour me maquiller. »

L'appartement de Nicki est au dernier étage d'une petite maison. Il donne sur quelques arbres aux branches encore nues. Il y a un salon, deux chambres et une cuisine.

L'une des chambres est meublée d'une vaste armoire pleine de vêtements et d'un petit lit. C'est là que je m'installe.

Je prends un bain, le premier depuis longtemps, dans vingt centimètres d'eau tiède, je mets le pull-over propre qui est au fond de mon sac.

À la cuisine, Nicki a préparé un repas à toute vitesse, elle rit de mon étonnement – autant à cause

de la vélocité de ses actions que de la nourriture posée sur la table. C'est modeste, mais je n'avais plus vu une telle variété depuis longtemps.

« On se tutoie, tu es d'accord ? Au théâtre, tout le monde se tutoie. »

« D'accord. »

« Allez, mange. Il ne faut pas que ça traîne, parce que travailler dans ce théâtre, je t'assure que ce n'est pas une sinécure. On répète le matin de neuf heures à deux heures, on mange, on apprend son texte, et à peine a-t-on fini qu'on y retourne. Moi, j'ai de la chance, dans *Faust* je n'aurai que de tout petits rôles, la plupart sans texte. Quand je pense qu'on dit "une vie d'artiste" pour signifier une vie de plaisir... »

« Je sais, je suis passée par là. Et moi, en plus, j'aidais à la gestion du théâtre que dirigeaient mes parents. »

Elle s'arrête pile.

« Mais alors, si tu es comédienne, peut-être que... Ils nous paient très peu, nous les jeunes, mais je suis sûre que les autres t'aideront. » Une pause. Elle sourit. « À mon avis, Nathan a déjà le béguin pour toi. »

Mes yeux sont si ronds qu'ils risquent de tomber dans mon assiette.

« Pour moi ? Je suis sale, presque en haillons, bonne à être arrêtée pour vagabondage, je suis... je ne suis personne. Et lui... Il vient d'une bonne famille, je suis sûre. Il a l'air si distingué... »

« Ah ? Aurais-tu le béguin, toi aussi ? »

« D'abord, il n'y a pas de "moi aussi", parce qu'il n'a pas le béguin pour moi. J'ai fait sa connaissance il y a quelques heures à peine ; il est juste gentil. »

« La manière dont il m'a parlé de toi... Passons. Je voulais simplement dire qu'il va pouvoir t'aider, Lindtberg fera son possible, et mon mari connaît beaucoup de monde. Je ne pense pas qu'ils t'expulseraient, mais ils pourraient t'arrêter. Il va simplement falloir faire vite, avant qu'on ne t'enferme quelque part. Demain, tu iras voir M. Wälterlin, le directeur du théâtre. Aujourd'hui, il est absent, sinon je suis sûre que Lindtberg l'aurait déjà prévenu. »

Toutes mes craintes reviennent d'un coup. Nicki voit ma consternation.

« C'est une des personnes les plus aimables que je connaisse, tu verras. » Elle regarde la pendule. « Viens avec moi au théâtre. On te trouvera une place, tu assisteras à la première d'*Ondine*, ça te changera les idées. »

En effet, la perspective de rester seule à ressasser mes angoisses m'effraie.

« *Ondine* ? »

« C'est une pièce française. Ce soir, nous la créons en allemand. Je ne joue qu'un tout petit rôle, je suis à peine plus qu'une figurante. Mais je vais avoir un rôle avec deux répliques dans *Faust*, s'ils ne le coupent pas. Ces petits rôles, ça permet d'apprendre. Tu as étudié dans une école de théâtre, toi ? »

Je secoue la tête.

« Je suis née en coulisse. Mes parents possédaient un théâtre, d'abord à Vienne, puis à Varsovie, en été nous allions de ville en ville avec un camion de décors, j'étais sur scène avant de savoir lire et compter. »

« Tu vas jouer ? »

Je hausse une épaule.

« Je ne sais pas si je vais pouvoir rester. J'aimerais bien. »

Je suis confrontée à la question le soir même.

Au sortir d'une représentation d'*Ondine* qui m'a plu, même si je n'ai pas tout compris, je retourne dans les coulisses pour attendre Nicki, comme convenu.

Dans le couloir, je croise M. Lindtberg et un autre homme. Lindtberg m'arrête :

« Oski, voici Ella Berg ; Ella, je te présente M. Wälterlin, le directeur du théâtre. »

« Très heureux », dit Wälterlin sur un ton pas heureux du tout. « Puisque demain on ne joue pas, on va discuter de votre problème tout de suite. Venez dans mon bureau, Mademoiselle Berg. Et toi aussi, Lindi. On ira à la réception d'après-première tout à l'heure. »

« Mais Nicki... »

« C'est chez elle que vous dormez ? »

« Oui. »

« Nathan ! », appelle-t-il, et Nathan sort d'une loge toute proche, dont la porte était ouverte.

« Va dire à Nicki de ne pas s'occuper de M^{lle} Berg ; nous la raccompagnerons. »

Nathan me sourit. Il doit lire sur mon visage que je meurs de peur.

« Bien, Monsieur le Directeur. »

Une fois que nous sommes dans le bureau du directeur, il me fait asseoir, il offre un siège à M. Lindtberg et se laisse tomber en soupirant dans le fauteuil qui est derrière son bureau. Les coudes appuyés sur le buvard, il me regarde fixement, lâche un second soupir.

« Qu'est-ce que je vais bien pouvoir faire de toi ? »

Je ne peux rien répondre, ma gorge est nouée.

« Il n'est pas question qu'on la mette en danger... », dit Lindtberg d'une voix ferme.

« Non, non, mais je vais une fois de plus avoir des problèmes. » Il se tourne vers moi. « Je connais ton père, je l'ai rencontré autrefois. Un comédien intéressant. »

« Je pense qu'il est... » Si je ne veux pas pleurer, mieux vaut que je m'arrête. Il opine du chef, il a compris.

« Tes frères et sœurs... ? »

« ... aussi. »

Il se gratte longuement le front.

« Tu es entrée légalement en Suisse ? »

« Oui, j'ai un passeport autrichien qui date d'avant 1938, il n'y est pas dit que je suis juive. Le consul de Suisse de Cracovie m'a donné un visa. Je n'ai même pas eu besoin de lui raconter mon histoire, et en jouant les petites filles j'ai presque toujours réussi à tromper mon monde. »

« Presque toujours ? »

« Oui. Une fois je suis tombée dans une rafle, les soldats allemands m'auraient emmenée avec les autres, mais j'ai réussi à... Je préfère ne pas en parler. »

« Bon, tu as un passeport. D'autres papiers ? »

« Lorsque les nazis sont venus nous arrêter, mon père était en train de préparer notre fuite. Il avait obtenu des actes d'origine falsifiés pour nous tous. Il n'y avait pas nos vrais noms, seulement nos noms de scène. J'ai le mien. »

Encore un long silence.

« Tu ne fais pas usage du nom de ton père ? »

« Non. Mon père non plus n'utilise pas Frohberg, il l'a abrégé en Berg pour le théâtre. Mon vrai prénom

est Aurélia. Mon père est un grand admirateur de Gérard de Nerval. »

Je n'arrive pas à parler d'eux au passé. Pas encore.

« Je ne te promets rien, mais on va faire l'impossible pour amadouer la police des étrangers. Mon autre problème, cela va de soi, c'est que je n'ai pas d'argent. » Il écarte les bras. « Tu peux monter sur scène quand tu veux, on a toujours besoin de figurants intelligents. Mais je n'ai pas de quoi te payer. »

M. Lindtberg se racle la gorge.

« À nous tous, on devrait pouvoir s'arranger. »

Le directeur se lève.

« Bon. Demain, on ne peut rien faire. Le théâtre est fermé. » Il voit mon sourcil haut levé. « C'est le Vendredi saint, à Zurich *tout* est fermé le Vendredi saint et le jour de Pâques. Et lundi, c'est férié. Il va falloir attendre mardi pour entreprendre quoi que ce soit. »

Nous descendons jusqu'à l'entrée, éclairée par une faible ampoule. La silhouette de Nathan se détache du mur.

« Je vais raccompagner M^{lle} Berg », dit-il à voix basse.

Les deux autres se regardent, il fait trop sombre pour voir leur expression. Ils ne commentent pas, M. Wälterlin se contentant d'un... « Merci, Nathan. À demain, Ella, viens me voir. On est fermé, mais on répète ; j'aurai peut-être eu une idée. »

« Merci, Monsieur le Directeur, à demain. »

Nathan et moi sortons.

« Ça ne te fait rien de marcher ? », demande-t-il.

« Non, rien. »

Il me prend le bras, et nous nous dirigeons vers la maison de Nicki.

Je m'enquiers :

« On répète même le Vendredi saint ? »

« Dans quinze jours, c'est la première de *Faust*. Une journée sans représentation, il faut en profiter. Que dit Wälterlin ? Tu vas rester ? »

Je lui raconte notre conversation. Il essaie de me rassurer, mais ou bien il n'est pas très convaincant, ou bien je suis trop fatiguée pour le croire. Mon angoisse est plus forte que jamais. Je me sens comme un condamné en sursis.

Nous arrivons devant chez Nicki. Une fois qu'il s'est assuré que la porte de la maison est ouverte, Nathan me tend la main, je tends la mienne. Je ne sais pas ce qu'il voit dans le noir presque absolu – toutes les lampes sont éteintes, à cause du couvre-feu. Quoi qu'il en soit, il m'attire contre lui, me pose un baiser dans les cheveux, se détache, pousse la porte pour que j'entre et après un « Bonne nuit, Ella, j'ai été très heureux de faire ta connaissance », il s'en va.

II

JE suis étonnée, en entrant au théâtre le lendemain matin, de constater qu'il est plein à craquer. Ma tension et ma fatigue de la veille ont fait que je n'ai enregistré que ceux à qui j'avais affaire. Je n'ai même pas vraiment perçu que c'était un jour de première. Ce matin, lorsque j'entre en compagnie de Nicki, je vois la foule. On se presse de tous côtés.

« Ce n'est pas toujours ainsi », m'explique Nicki, « mais on va jouer *Faust*, en entier, tu vois, la première ET la deuxième partie. Les répétitions de la première partie commencent ce matin. Il y a beaucoup d'étudiants qui feront de la figuration. »

Ce jour-là, en tout cas, le théâtre est une ruche. De quelque côté qu'on se tourne, des gens lisent ou mémorisent fiévreusement, bricolent, nettoient, empilent, trient.

On court dans tous les sens.
« Vous avez l'épée ? »
« Non, mais je sais où elle est ! »
« Et la perruque de Marguerite... »
« La perruque de Marguerite ? Mais quand pensez-vous que je fais les perruques ? On a décidé hier soir à minuit qu'il y aurait une perruque, et ce matin, à neuf heures, elle devrait être prête ? »
« Calme-toi, Marili, je t'en prie. On va... »
« Quelqu'un a vu Lindi ? »
« Ah non ! ce n'est pas le moment de le déranger. »
« Mon texte, qui a pris mon texte ? »
« Moi. Je l'ai donné à l'éclairagiste, pour qu'il lise au moins la partie de la pièce que nous répétons aujourd'hui. »
« Cette épée, elle vient ? Il me la faut maintenant. »
« Et comment crois-tu que je vais apprendre le rôle que je dois jouer dans dix minutes, si l'éclairagiste lit mon texte ? »
« C'est ma faute s'il n'y a pas assez d'exemplaires de la pièce ? »
M. Lindtberg entre en coup de vent, jette un regard circulaire, et lance un sonore :
« Silence ! »
Tout s'arrête.
« Bonjour, les amis », dit-il sur un ton aimable.
« Que diriez-vous qu'on s'y mette ? Tirons parti de cette journée libre pour avancer au maximum. Langhoff et Ginsberg sont là ? »
« Ils sont là », dit Nathan, qui est entré sur les talons de Lindtberg.
« Bon. Tout d'abord, j'aimerais voir tout le monde. Nathan, s'il te plaît, bats le rappel. »

Nathan sort, on entend crier de tous côtés. La scène et les premiers rangs de la salle sont bientôt pleins.

M. Wälterlin entre en dernier, accompagné d'un inconnu dont on me chuchote que c'est Kurt Hirschfeld, le dramaturge. Ils montent tous deux sur la scène. Tous les yeux sont fixés sur eux, quelques tousotements trouent seuls le silence.

C'est M. Wälterlin qui parle en premier.

« Mes amis, nous commençons ce matin un travail historique. Nous nous sommes plongés dans la poussière des archives, et je crois pouvoir affirmer que, depuis le début du siècle, personne ne s'est encore essayé à ce que nous entamons aujourd'hui. La deuxième partie de *Faust* n'a plus été jouée à Zurich depuis 1898. Certains d'entre vous craignent peut-être que le travail soit démesuré compte tenu de nos moyens. Mais je crois que nous dépasser, tenter l'impossible, cela participe d'une défense des vraies valeurs littéraires et culturelles, vitale par les temps qui courent. Aujourd'hui, les classiques sont trop souvent détournés, dénaturés. »

Il a réussi à parler des nazis sans les nommer. Il se tourne vers Lindtberg.

« Je te laisse la parole, Lindi. »

Lindtberg monte à son tour le petit escalier de bois qui n'est là que pendant les répétitions, pour qu'on puisse circuler aisément entre plateau et salle.

« Gottfried Keller », dit-il sans élever la voix, mais le silence est tel qu'on l'entend sans doute jusqu'au dernier rang du balcon, « décrit, dans *Henri le Vert*, l'effet électrisant qu'a sur lui la langue de Goethe, l'énergie et l'élan qu'elle lui donne. Je souhaite que nous puissions tous être portés par cette

énergie, par cet élan. C'est ainsi que l'impossible deviendra possible. Et maintenant, sans transition, il faut que je vous parle des coupures indispensables dans le texte. » Il fait un signe de la main en direction de Kurt Hirschfeld, pour qu'on comprenne qu'ils ont œuvré de compagnie. « Vous en verrez beaucoup surtout dans la deuxième partie, mais dans la première, que nous entamons aujourd'hui, elles sont nombreuses aussi. Il s'agit pour nous d'un travail dramaturgique que je pourrais résumer ainsi : *Faust* est une œuvre complexe, et il est indispensable d'en dégager l'essentiel ; elle peut paraître au premier abord difficile, touffue, confuse. Il faut en quelque sorte la mettre à nu, en écarter le superflu, l'inutile, le trop détaillé, tout ce qui est seulement, et abstraitement, littérature ou philosophie. Ce travail d'élagage est d'autant plus nécessaire que, intégralement jouée, la deuxième partie de *Faust* durerait trois jours. Nous allons, plus modestement, offrir des soirées de quatre à cinq heures, ce qui n'est, vous l'admettez, déjà pas mal. »

Quelques rires.

Hirschfeld se racle la gorge et enchaîne :

« Il n'en reste pas moins que nous faisons quelque chose d'inédit. La plupart de ceux qui, ces cinquante dernières années, se sont attaqués au *Faust II* en ont extrait quelques bribes qu'ils ont accolées au *Faust I*. Nous allons offrir au public deux représentations distinctes. Une fin de saison dont on se souviendra ! »

D'un regard, il passe la parole à Lindtberg.

« Bien, tout le monde à son poste, on va commencer. Langhoff ! »

Dans la foule des sortants, un homme grand, les yeux clairs et les cheveux d'un blond foncé s'arrête et se tourne.

« On ne va pas s'attaquer au prélude aujourd'hui, il va encore falloir que j'élague. Pour l'instant, on entre de plain-pied dans le premier acte. »

Grand mouvement. Les techniciens qui étaient encore dans le foyer des artistes se rendent à leurs postes respectifs, une dame s'installe au bord de la scène, un texte à la main – la souffleuse, me murmure-t-on, indispensable, surtout les premiers jours, et il la faut proche des comédiens, pour qu'elle voie ce qu'ils font.

Dans la pénombre, un jeune homme me tend la main et chuchote :

« Je parie que vous êtes la filleule de Lindtberg. » J'ai un mouvement de surprise, il poursuit avec un sourire : « Je suis Paul Burkhard, cousin au vingtième degré de Nathan, je compose la musique de la pièce. Il m'a parlé de vous. »

Sur le plateau, les yeux fermés, Langhoff répète, seules ses lèvres remuent. Tout à l'heure, j'avais cru voir un homme quelconque, maintenant, sur scène, il est plus grand que nature et, avant même qu'il ait commencé à jouer, sa présence m'est familière : elle est de celles qui captivent les foules. Le silence se fait profond, une sorte de recueillement suspendu s'installe déjà, lorsque par la porte qui donne sur le couloir, malencontreusement restée ouverte, une voix rageuse lance :

« Mais enfin, il me faut mon texte ! Comment voulez-vous que j'apprenne ? Je ne suis pas Langhoff, moi, qui mémorise deux mille vers en trois jours. »

Le recueillement est rompu, Lindtberg se lève, le visage crispé, se tourne en direction de la voix et crie :

« On joue *Faust*, les enfants. *Faust*. Qui se vend dans l'édition la meilleur marché de l'histoire. Allez en acheter une demi-douzaine, et fichez-nous la paix, une fois pour toutes ! »

Il se tourne vers la scène, se rassied.

« Bon, Wolfi, où en étions-nous ? »

« Nulle part. Nous n'avions pas encore commencé. »

« Excellent. Allons-y. »

Il indique à Langhoff par où entrer, comment.

« Je vous en prie », finit-il par dire dans un grand geste. Langhoff sort à cour, revient, et se lance :

*« Allez donc, philosophie,
Jurisprudence et médecine,
Et même toi, ô théologie !
J'ai étudié, me suis instruit,
Et me voici, pauvre manant,
Je suis benêt comme devant. »*

Lindtberg lève la main comme pour dire quelque chose, mais Langhoff, qui ne le regarde pas, s'arrête, fait quelques pas à cour, revient à jardin comme plongé dans ses réflexions, se dirige vers une table couverte de livres (imaginaires pour l'instant), en soulève un, l'ouvre, le referme, et reprend, sur un ton rageur, pendant que Lindtberg se détend et marmonne : « Ce type-là a le don de lire dans mes pensées. »

*« Suis Maître, suis Docteur même,
Je mène depuis bientôt dix ans
Par ici, par là, par chemins et contrées
Mes étudiants par le bout du nez —
Je vois pourtant que nous ne savons rien !
Cela m'enrage et me ronge les sangs.
J'en sais davantage que ces faiseurs,
Maîtres, gratte-papier, curés et docteurs ;
Je ne connais ni scrupules ni doutes,
Ne crains ni diable ni enfer, sans pour autant
Me prendre pour un grand savant,*

*Je me sens incapable de pontifier,
D'apprendre aux hommes à s'amender. »*
Je suis clouée sur mon siège.

Le théâtre, c'est ma vie, au sens littéral du terme. Je n'ai rien connu d'autre. Pendant la journée, j'allais à l'école, mais le soir, je revenais au théâtre. Il n'était pas rare, même enfant, que je joue de petits rôles. Depuis près de trois ans, j'y ai travaillé à plein temps, j'ai joué les rôles les plus divers et même, l'an dernier, la Marguerite de *Faust*. Mon père a monté la pièce en yiddish – vendre ou ne pas vendre son âme, cela a une résonance particulière, par les temps qui courent. J'ai vu répéter cette même scène, mon frère aîné jouait Faust, mon père, Méphistophélès.

Je n'ai jamais rien vu de pareil.

Mon père dirait que Langhoff ne joue pas, qu'il s'apprête à endormir le public. Mais cette rage contenue, désespérée, exprimée sur un ton presque confidentiel, est plus forte que les grandes déclamations et les grands gestes auxquels j'ai été habituée.

Grâce à l'un des jeunes comédiens, un Suisse fraîchement sorti d'une troupe de province, ou d'une école où mon père aurait sans doute pu enseigner, j'obtiens même, au cours de ces trois jours, l'explication de cette manière de jouer. Il récite quelques lignes de son petit rôle :

*« Venez donc à Burgdorf, vous y trouverez
Belles filles et bonne bière à satiété
Et querelles de qualité. »*

Avant qu'il n'ait terminé, Lindtberg a bondi sur scène et l'a arrêté.

« Comment t'appelles-tu ? »

« Kurt Imhof. »

« Nathan », lance Lindtberg en se tournant vers la salle. « Va me chercher tous les jeunes comédiens, les étudiants, les auxiliaires engagés pour l'occasion, même s'ils ne font que de la figuration. J'aimerais ne pas avoir à répéter cent fois ce que je m'appête à dire au jeune Kurt. »

En quelques minutes, un groupe de gens de mon âge est agglutiné entre les portes et les fauteuils.

« Kurt ! Redonne-nous ton texte. »

Le pauvre Kurt est quelque peu perdu.

« Est-ce que je m'étais trompé, je... »

« Non, non, le texte était parfait. Redis-le comme tout à l'heure. »

Kurt répète.

Lorsqu'il termine, Lindtberg se tourne vers les nouveaux venus. Il parle sur un ton, disons, pédagogique.

« L'une des plus grandes difficultés lors de la mise en scène d'une pièce classique, c'est le style de la diction. Ce que votre camarade vient de faire, c'est ce que la plupart d'entre vous ont appris ou vu faire. Mais nous ne pouvons oublier que nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle, où forcer la note était indispensable en l'absence d'une bonne acoustique. De grands maîtres d'abord puis le cinéma nous ont appris qu'un sentiment retenu peut être plus expressif qu'un sentiment exprimé. »

Il se passe une main dans les cheveux.

« Kurt ? »

« Oui, Monsieur. »

« Tout à l'heure, je m'en vais aller au bistrot, et je m'attends à y trouver des jolies filles, de la bonne bière, et l'occasion de m'amuser avec une bonne bagarre. »

« Ouiii, Monsieur ? »

« Dis-moi tes trois lignes exactement sur ce ton. »

Kurt s'exécute, Lindtberg les lui fait répéter plusieurs fois, corrige.

Il finit par lâcher un « bravo, c'était parfait », et descend de la scène en disant :

« J'espère que vous avez compris ce que j'ai voulu vous dire, les enfants, parce que je n'ai vraiment pas le temps de me répéter. Rappelez-vous, et ceci est à plus forte raison valable pour *Faust* : au-dessus de toutes les nuances, il y a la pensée exprimée par l'auteur, et la situation du personnage. Il faut leur donner la forme voulue, qu'il s'agisse de prose, de vers à quatre temps ou de trimètres iambiques : c'est là que réside le travail de l'acteur. »

Il rejoint sa place tout en parlant, et la répétition reprend.

*
* *

Pour tromper la peur qui ne me quitte pas pendant les quelques jours où j'attends qu'on statue sur mon sort, j'explore le théâtre, un peu seule, un peu accompagnée, une fois par l'un, une fois par l'autre.

Je fais la connaissance du vice-directeur. Il s'appelle Richard Schweizer. Lorsque j'entre dans son bureau, où il m'a fait appeler, il se présente en me disant :

« Ici, je suis la bonne à tout faire. Quels que soient vos soucis, venez me voir. Oncle Richard y pourvoira. »

Il rit de bon cœur de sa plaisanterie, je ris avec lui.

« Nous avons un peu discuté de votre cas », poursuit-il, « et nous avons décidé que nous vous présenterions partout comme la filleule de Lindtberg, je tenais à vous le dire pour que vous ne nous contredisiez pas. D'ailleurs, à partir de l'instant où vous vous êtes mise sous sa protection, vous *êtes* la filleule de Lindtberg. »

« Merci, Monsieur. »

« Je ne sais pas si cela va suffire à nos autorités. Nous avons un bon ange à la police des étrangers, nous allons lui soumettre votre cas avec tout le doigté voulu. » Il soupire. « En ce moment, c'est particulièrement difficile. » Je ne dis rien, mais il doit voir la peur dans mes yeux. « Je préfère ne pas trop promettre, mais nous ferons l'impossible. Tout d'abord parce que vous êtes officiellement la filleule de Lindtberg, qui était un ami de votre père et vous a tenue sur les fonts baptismaux. »

« Heu... »

« Oui, je sais, vous êtes juive, c'est une manière de parler. Ou peut-être pas, d'ailleurs, car vous avez un passeport et des papiers d'aryenne, pour utiliser un terme que je hais, mais qui fait partie du vocabulaire des nazis et, admettons-le, de certains fonctionnaires suisses. Vous pourriez avoir été baptisée. »

« Oui, c'est vrai. Mais qu'on me pose trois questions, et on s'apercevra que... »

« Oh, mais vous avez été élevée dans une famille athée où on ne pratiquait guère au-delà du baptême. Ce n'est pas très bien vu non plus, mais ce n'est pas considéré comme un danger politique, seulement moral, et encore, il faut faire les quatre cents coups pour qu'on s'en formalise. »

Je rends visite aux costumiers, aux coiffeuses.

Ferdinand Lange, le régisseur de plateau, me fait faire un tour des coulisses. Je n'ai pas besoin de lui demander d'où il vient, on l'entend à son accent : il est viennois. Il me montre avec fierté la plaque tournante au milieu de la scène.

« Cette scène n'est pas très grande, quand je suis arrivé j'ai tout de suite vu les avantages qu'elle présenterait. On peut changer des décors sans déranger les comédiens, être rapides, surprendre le spectateur ; bref, une fois que la direction a accepté et que cela a été fait, tout le monde a apprécié. On va monter *Faust*, première et deuxième partie. Ce sera difficile mais, sans ma plaque tournante, ce le serait encore beaucoup plus. »

Il me présente aux techniciens qui se préparent à une tâche complexe mais n'en prennent pas moins le temps de m'expliquer poulies et manivelles.

« C'est la guerre, il faut faire beaucoup avec peu », disent-ils à l'unisson. Je repense à Gottfried Keller « électrisé » par *Faust*. Il me paraît que le Schauspielhaus et ses gens sont « électrisés » jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière femme.

« Il faut penser à tout, et "tout", c'est un océan de choses », se lamente Paul Baschwitz, le régisseur général qui, attablé au foyer des artistes, complète, corrige, consulte, noircit de longues listes faites de feuilles collées les unes aux autres. Quand il s'aperçoit que je n'ai pas de rôle, et pas de tâche fixe, il m'engage comme saute-ruisseau, et m'envoie à droite et à gauche, apporter, chercher, demander les choses les plus diverses.

« Mon feu follet », dit-il de moi au bout de quarante-huit heures pendant lesquelles j'ai couru de véritables marathons.

Entre-temps, le samedi soir, les comédiens ont joué *Ondine*, et profiteront du dimanche de Pâques où tous les théâtres sont fermés pour répéter. Il y a ceux qui sont sur scène, et puis il y a ceux qui, dans les loges, se donnent la réplique.

Lorsqu'arrive le lundi soir, je connais assez bien la maison, j'ai fini par m'y sentir un peu chez moi. C'est certes beaucoup plus grand que ne l'était notre théâtre de Varsovie, mais les odeurs, la tension, les rapports entre les gens, cela fait partie de tout théâtre, quel qu'il soit.

Il n'est pas question de répéter le lundi de Pâques. Il y a deux représentations à l'affiche, un vaudeville français l'après-midi, et *Ondine* le soir.

Je n'en continue pas moins à courir.

Vers la fin de la journée, je croise Richard Schweizer.

« Demain matin, ne venez pas avant que je n'aie déterminé d'où souffle le vent, Ella. Et je dirais même ne sortez sous aucun prétexte. Je vous téléphonerai pour vous tenir au courant. »

Il est passé onze heures lorsque je me mets à chercher Nicki pour rentrer. À cette heure tardive, je n'ai aucune envie de me retrouver seule dans la rue. Dans l'escalier entre le sous-sol et la scène, je finis par croiser Nathan.

« Ah, je te cherchais », s'exclame-t-il.

« Moi ? »

Il court autant que moi, et depuis trois jours c'est tout juste si nous avons réussi à échanger quelques amabilités et quelques piques ironiques sur notre rôle de garçon et de fille de courses.

« Oui. Nicki est déjà rentrée, elle espérait un coup de fil de son mari. Je vais te raccompagner. »

« Oh, mais... »

« Il n'est pas question que tu rentres seule. Et si tu rencontrais une patrouille de police ? »

L'argument est sans appel. Nous nous mettons en route, et nous avons à peine parcouru trois cents mètres que nous rencontrons effectivement la patrouille.

Ils allument brièvement leurs lampes de poche pour voir nos visages.

« Papiers ! »

Je suis paralysée de peur.

Ils vont m'arrêter... M'expulser...

J'entends à peine Nathan expliquer d'une voix calme d'où nous venons, pourquoi nous sommes dans les rues si tard. Au moment où nous allions sortir, il m'a demandé mon passeport, qui ne me quitte pas (on ne sait jamais), et l'a mis dans sa poche. Je comprends maintenant pourquoi.

« Par ailleurs », demande d'une voix sèche le plus suspicieux des deux policiers, « pourquoi est-ce qu'un grand gaillard comme vous n'est pas soldat, Monsieur... Monsieur... », il allume brièvement sa lampe de poche et la braque sur le document qu'il tient à la main, « Monsieur Burkhard ? » Il prononce Buurrr-Kkkartt, comme une insulte.

Nathan se dresse de tout son mètre quatre-vingt-dix et réplique d'une voix dont je ne l'aurais pas cru capable.

« Si vous aviez observé de plus près, Monsieur l'agent, vous auriez vu que je boite. J'ai été blessé. Je suis lieutenant, en convalescence ; je me suis porté volontaire pour le théâtre, en attendant que mes quatre côtes cassées et mon fémur brisé soient guéris. »

L'agent marmonne quelques mots, guère impressionné par les déclarations de Nathan, puis tourne le regard dans ma direction.

« Cette jeune fille est étrangère ! », le ton est accusateur, comme si j'étais une pestiférée.

« Oui, Monsieur l'agent, mais elle est là tout ce qu'il y a de plus officiellement. »

« Et pourquoi donc est-elle là ? »

Pendant cet intermède, Nathan ne m'a jamais lâché l'épaule. Maintenant il me serre encore plus fort contre lui et réplique comme si c'était une évidence :

« Elle est là parce que c'est ma fiancée. »

L'agent a un petit rire.

« Quel âge avez-vous, Lieutenant ? » Bref rayon lumineux sur le document qu'il tient toujours.
« Vingt-quatre ans. Et cette fillette... »

Il rallume sa lampe de poche pour voir mon passeport.

« Cette fillette a vingt ans, Monsieur l'agent », ne puis-je m'empêcher de lancer.

L'agent note soigneusement nos noms, je rirais bien tant il correspond au stéréotype du policier zélé de province si ma vie ne dépendait pas de ses réactions.

Les flics reprennent leur ronde.

Nous marchons d'un pas faussement assuré jusqu'au coin de rue suivant, nous nous y engageons, et d'un même mouvement nous nous affalons contre un muret. Nathan me tient toujours contre lui.

« Alors, comme ça, je suis ta fiancée ? »

J'entrevois tout juste la tache blanche que fait son visage à la clarté des étoiles, le ciel est découvert et la nuit n'est pas aussi obscure qu'elle pourrait l'être. Je ne distingue pas son expression, je vois juste qu'il ne sourit pas.

« Pour échapper aux nazis, Therese Giehse a épousé un Anglais, écrivain, journaliste à la BBC, un mariage absolument blanc car, si j'ai bien compris, elle ne s'intéresse pas aux hommes, et il ne s'intéresse pas aux femmes. Mathilde Danegger a épousé Walter Lesch parce qu'elle craignait qu'on ne l'expulse, c'est tout juste s'ils se connaissaient, m'a-t-on dit, et maintenant ils s'aiment d'amour. Ils ont même eu un enfant. »

« Je ne connais pas tous ces gens, et de toute façon... »

Il poursuit sans m'entendre.

« Tu connais Mathilde, elle joue la souillon et autres petits rôles dans *Ondine*. Et si tu ne connais pas encore Walter Lesch, cela ne saurait tarder. Il écrit et met en scène, au Schauspielhaus et ailleurs. Que tu les connaisses ou pas, cela ne change rien à l'affaire ; si cela devient nécessaire, je demanderai ta main. À ton parrain, dans les formes. »

Je reste sans voix, et il me faut quelques instants pour retrouver mes esprits. Cette idée de mariage me semble insensée.

« Une étrangère de plus ou de moins en Suisse, qu'est-ce que cela peut te faire ? À ce taux-là, tu pourrais épouser des centaines de réfugiées. »

« C'est vrai. Indéniable, même. Sauf que les autres, je ne les ai pas sous la main. » Il me prend par les épaules. « Est-ce que je te plais un petit peu ? »

« Si tu me plais... ? »

Qu'un garçon puisse poser une question pareille...

« C'est oui, ou c'est non ? »

« C'est... C'est oui. Mais je te connais depuis trois jours ! »

« Quatre. »

« Mettons, depuis quatre jours, et je ne sais pas...
Je n'ai jamais... »

« Je suis ton premier amoureux ? »

« Amoureux ? Tu es amoureux ? »

Un silence, il m'agrippe encore plus fort les épaules.

« Ben, oui », finit-il par admettre, « je suis amoureux de toi. »

Je suis si confuse que tout ce que je trouve à dire, c'est :

« Nicki me l'avait dit. »

« Quoi ? Que je suis amoureux de toi ? »

« Elle a prétendu que tu avais le béguin, mais c'était le soir où je suis arrivée, alors tu vois... »

« Tu n'as jamais entendu parler du coup de foudre ? »

Non seulement j'ai entendu parler du coup de foudre, mais j'ai souvent rêvé d'en faire l'expérience. Est-ce que j'aurais eu un coup de foudre sans le savoir ?

« Si, si... » Mon ton doit être incertain.

« Tu n'as pas eu le coup de foudre pour moi, si je comprends bien. »

« Peut-être pas, mais tu... tu me plais beaucoup. Depuis le premier soir. »

« Ah, alors tu auras peut-être eu un petit coup de foudre inconscient », fait-il en écho à ma pensée, d'une voix enjouée.

Cela me fait rire, et il rit avec moi.

« Bougeons, je n'ai pas envie de rencontrer une deuxième patrouille », dit-il enfin.

Et nous nous remettons en route. Mais pour éviter les obstacles, il nous fait passer par de petites rues,

et il faut du temps pour que nous arrivions chez Nicki.

Je me sens gauche. Très gauche. Que doit faire une jeune fille avec un homme qui lui déclare son coup de foudre ? Ne devrais-je pas faire semblant d'« expirer d'amour », comme dit un personnage d'une des pièces jouées par ma famille ? Je ne sais trop quels propos nous échangeons. Il essaie encore de me convaincre du bien-fondé d'un mariage entre nous, je crois. Je reste sceptique, non parce que j'aurais les craintes qui siéent à une jeune femme sans expérience, mais parce que, en dépit de tout ce qui m'est arrivé depuis six mois, je me sens encore comme une enfant, pas comme une adulte au seuil des noces.

Devant la maison de Nicki, Nathan me prend dans ses bras.

« J'ai comme une sensation que nous ferions un joli couple, tous les deux. »

« Nous ne nous connaissons pas ! »

« C'est juste et c'est faux. Quatre jours, tout de même. Et il y a quelque chose entre nous. Tu ne le sens pas ? »

Bien sûr que je le sens. C'est la première fois de ma vie qu'un homme me traite comme une poupée fragile sans pour autant me réduire au rang de chose, ou me ramener au statut d'enfant. Mais s'agit-il d'amour, n'est-ce pas plutôt de la simple reconnaissance ? Et tant pis si je suis vieux jeu, mais je veux encore imaginer qu'on se marie pour la vie, et pas juste par commodité.

« Alors ? », insiste Nathan.

« Oui, je le sens, mais je ne sais pas si... »

Il ne me laisse rien dire de plus, il m'embrasse sur la bouche, et bientôt je m'abandonne. Il y a certainement quelque chose entre nous.

Ensuite, il me prend la clef des mains avec un soupir, il ouvre la porte, tient le battant pour moi, et lorsque je suis à l'intérieur, il me tend la clef :

« Dors bien et rêve de moi, tu verras que demain matin tes doutes seront dissipés. Pour ma part, si j'arrive à dormir, je ne rêverai *que* de toi. »

Je grimpe les étages en riant mais, lorsque j'ouvre la porte, le visage de Nicki m'ôte toute envie de plaisanter.

« Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? »

« Michael m'a dit... Michael, c'est mon mari. Tu sais qu'Hitler et Mussolini se sont rencontrés au col du Brenner l'autre jour ? »

« J'ai vaguement entendu ça à la radio en passant, mais je ne vois pas... »

« On ignore ce qu'ils se sont dit, mais cela laisse présager un axe Berlin-Rome-Moscou, auquel cas la Suisse risque de disparaître. Bref, Michael dit que pour apaiser les Allemands qui râlent à propos de tous ces gens qui leur échappent en venant ici, les autorités suisses ouvrent des camps pour les réfugiés civils, qu'elles vont désormais interner systématiquement ; il pense que tu corresponds assez exactement au genre de personnes auxquelles les autorités les destinent. D'après Michael, si on t'y plaçait ce serait compliqué de t'en sortir. »

Je la regarde pétrifiée, la terreur me submerge d'un coup. Elle poursuit :

« Il dit que le Conseil fédéral fait toutes sortes de concessions aux Allemands, dans l'espoir qu'ils ne s'attaqueront pas à la Suisse, et il dit aussi que ceux qui renseignent l'armée leur ont appris l'intention d'Hitler qu'il n'y ait plus un seul pays neutre en Europe d'ici à la fin de l'année. Alors, s'ils envahissent

la Suisse, nous aussi... Nos camarades... Toi... » Les larmes montent, chez elle comme chez moi. « Je ne veux pas qu'on t'emmène. »

La question que j'ai posée tout à l'heure à Nathan me revient à l'esprit.

« Une réfugiée de plus ou de moins, quelle importance pour toi ? »

Elle a un geste violent de dénégation.

« Dans le vaste ordre des choses peut-être aucune. Mais tu es *ma* réfugiée, et je ne peux pas te laisser tomber. Ce n'est peut-être qu'une goutte dans un océan, mais le pire serait de ne rien faire du tout. Alors, je ne sais pas comment on va s'y prendre, mais toi, notre protégée, ils ne t'auront pas. Parole de Nicki ! »